



UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

Universitätsbibliothek Paderborn

Retraite Spirituelle Pour Un Jour De Chaque Mois

Croiset, Jean

Paris, 1710

III. Medit. De l'etat où la mort nous réduit.

[urn:nbn:de:hbz:466:1-53734](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:hbz:466:1-53734)

qui s'ouvre à chaque respiration, & qui va rester ouverte au dernier soupir. Un Prêtre, & quelques domestiques à genoux qui prient le Seigneur de faire miséricorde à ce moribond, chacun attendant qu'il expire.

I. P O I N T.

Ce qui se passe à l'heure de la mort.

Considérez dans quel état affreux nous sommes réduits à la mort : immobiles, sans connoissance, sans force, sans sentiment, bannis pour toujours du commerce des hommes, incapables de société, méconnoissables à nos meilleurs amis. Nom, rang, emplois, qualitez, plaisirs, honneurs tout cesse : dépouillé de tout, abandonné de tous, inutile à tout, on n'est plus propre à rien dans le monde, on n'y est même plus compté pour rien.

Ce caractère, ou pour mieux dire, ce portrait est affreux, c'est pourtant le mien. Je serai un jour cette personne mourante, dépouillée de tout, devenuë un objet d'horreur à tout le monde, & destinée à pourrir dans un tombeau.

Eh, mon Dieu ! qu'est-ce que nous

sommes ? Et ne nous repaîtrons nous jamais que de vaines idées de grandeur , que de frivoles amusemens , que de chimères ? La mort seule nous représente tels que nous sommes , tout autre portrait nous flate , & nous trompe ; mais qu'il est triste de ne se connoître qu'à la mort.

Il n'y a que quelques jours que cette personne pleine de santé , goûtoit les douceurs d'un riche établissement , d'un nouvel emploi , d'une fortune naissante , agréable , enjouée , elle brilloit dans toutes les assemblées de plaisirs , elle étoit l'ame de toutes les fêtes mondaines , entêtée de mille vains projets , elle prenoit de si justes mesures , elle se donnoit tant de mouvemens pour satisfaire son ambition ; & un accident d'apoplexie , un transport au cerveau , une fièvre , une chute , éteint en un instant tout cet éclat , renverse tous ces projets , rompt toutes ces mesures , aneantit toutes ces esperances , & change ce corps en un cadavre affreux.

Eh , Seigneur ! quelle folie de compter beaucoup sur cette jeunesse , sur cet embonpoint , sur cet emploi , & sur tout ce qui se perd avec la vie ; mais quand est-

ce que cet aveu nous rendra sages ? & que nous ne nous repaîtrons plus de tout ce qui s'évanoüit à la mort ? Qu'une personne mourante est un objet capable de désabuser un bon esprit de bien de faux préjuges.

Voïez-vous ces affreuses contorsions de bouche , ces yeux effarez , ces horribles convulsions de tout le corps ? Voilà où se réduisent tous ces airs mols & étudiez , tous les agrémens , toutes les affectations des personnes mondaines.

Voïez-vous cette sueur froide qui coule lentement le long des jouës ; voilà la fin de tous les soins , & de toutes les peines qu'on a prises pour acquérir de grands biens ; entendez-vous ces soupirs , & ces cris à demi formez du mourant ? c'est-là où se terminent tous ces vains discours , tous ces entretiens peu chrétiens , tant de railleries libertines. Le courage le plus intrepide , l'ambition la plus démesurée , la plus éclatante fortune , tout vient se briser au lit de la mort , c'est-là l'écüeil inévitable de toute la grandeur mondaine, un peu plutôt, vn peu plus tard , tout doit aboutir à ce terme fatal.

Mais dans cette extrémité , ne se trou-

ve-t-il rien qui soutienne ? Helas ! tout conspire alors à troubler , & à tourmenter un mourant. Le regret des biens qu'il a possédez , & qu'il perd , la violence des maux qu'il souffre , & sous lesquels il succombe ; l'horreur d'une damnation éternelle , à laquelle il se trouve exposé , & qu'il craint.

Qu'est devenuë cette fierté ? que sont devenus ces airs mondains ? où est cette splendeur , ce grand train ? que sont devenus ces plaisirs , & ce grand faste ? Tout s'évanoüit , tout disparoît à la seule approche de la mort ?

A peine s'est-on apperçû qu'il ne reste plus à ce mourant , que quelques momens de vie , que tous les respects se changent en sentimens de compassion. On ne regarde plus qu'en pitié celui qui peu de jours auparavant , étoit un si grand objet d'envie. Et quel homme , fût-ce le plus vil , & le plus abjet , voudroit changer son sort avec celui de ce grand , & de cet heureux du siècle qui se meurt.

Mais quel dépoüillement , & quel affreux abandon ! Il n'est point encore expiré qu'on se saisit des clefs , on se met en possession de ses biens , on cherche à se faire un autre ami , & à trouver un

autre maître ; ceux qui le pleurent avec moins de grimace , voudroient être déjà arrivez au jour où la bienséance permet de faire cesser les pleurs.

Que sert à présent à cet homme de mourir riche d'un million , c'est-à-dire de laisser un million à ceux qui lui survivent , s'il meurt les mains vuides de bonnes œuvres , & la conscience chargée de pechez ?

Que lui sert-il d'avoir fait bâtir cette magnifique maison , de l'avoir ornée de tant de riches ameublemens , on va l'entirer en peu d'heures ? Ceux qui lui succedent vont profiter tranquillement de ses dépenses , & de son économie ; pour lui , il ne lui faut plus qu'un tombeau. On a déjà fait la destination de ses épargnes. Nul homme plus pauvre que lui , un suaire , une bière lui vont tenir lieu de tout meuble ; on va le porter par la Ville , mais c'est pour l'ensevelir ; ceux qui l'accompagnent ne sont plus à lui ; & toute la plus fastueuse magnificence se change en l'horreur du sepulcre. *Et solum mihi superest sepulchrum.*

O qu'il est vrai que tout l'éclat du siècle est un specieux néant , dont il est d'autant moins permis de se laisser enchan-

ter ,

ter, qu'on a par tant d'exemples plus de
moïens de s'en deffendre. Sûr que je dois
mourir, sûr de l'état affreux où je dois
être reduit à la mort, comment puis je
ne m'occuper que de l'insatiable desir
des biens, & des plaisirs de cette vie.

Mais quel abandon ! parens, amis,
tout se retrire ; soins, services, secours,
tout cesse, dès que la mort paroît. Ce
mourant voudroit s'expliquer dans ces
pressans besoins, & il ne le peut pas.
Quel déplaisir de ne pouvoir pas être se-
couru dans cette derniere extrémité ; il
fait des signes, & il n'est pas entendu ;
il demande quelque soulagement, & on
ne l'en croit pas même capable. Fussiez-
vous le plus puissant Monarque de l'U-
nivers, dussiez-vous expirer au milieu
d'une foule de Courtisans, & de Servi-
teurs, Hélas ! tout comme le plus vil de
vos sujets, vous mourrez dans ces vives,
& picquantes douleurs, dans ces dé-
goûts, dans ces regrets amers, que fait
sentir la mort sans qu'il y ait plus pour
vous de remede.

En seroit-ce un alors pour ce mori-
bond, de penser qu'il a été riche, &
puissant ? Lui rendroit-on service s'il
étoit en état de voir, de lui mettre de-

vant les yeux ses magnifiques ajustemens, ses parures superbes, monumens de sa vanité ? Seroit-ce un soulagement à lui de le faire ressouvenir de ces bals, & de ces spectacles où il a assisté, de ces longues séances au jeu, & de toutes ces parties de divertissement qui ont fait le fonds de sa vie ? L'image d'une vie molle, & voluptueuse, est-elle un sujet de confiance, & de consolation à un Chrétien qui va expirer ? Et comment peut-elle être en tout autre temps si recherchée ?

Cependant le malade se meurt, ô mon Dieu ! que ce moment, qui termine le temps, & qui commence l'éternité, est épouvantable ! Il se meurt, cet homme du grand monde, qui étoit de tous les plaisirs : il se meurt, cet homme engagé en de si criminelles habitudes ; cet homme, par les mains de qui tant d'affaires ont passé, & qui ne les a jamais bien examinées ; qu'il est déplorable de se trouver dans un tel embarras à la mort !

Elle se meurt enfin cette personne si mondaine, qui tant de fois pour calmer sa conscience, & pour s'affermir dans son libertinage, s'étoit dit à elle-même, qu'elle se convertirait à la mort. Cepen-

dant, elle se meurt, & elle n'est pas encore convertie, & n'est plus en état de se convertir, & elle a déjà un regret, qui va être éternel, d'avoir différé sa conversion.

O mon Dieu! qui par votre miséricorde voulez bien me donner la pensée, le temps, & le desir de prévenir un tel malheur, daignez achever votre ouvrage. Ne serois-je pas le plus coupable, & le plus malheureux de tous les hommes, si sentant à cette heure l'amertume de ce cruel regret, je ne le prévenois pas par une conversion prompte & sincère.

II. POINT.

Réflexions sur ce qui se passe à l'heure de la mort.

Considérez quelle différence il y a entre l'état où l'on se trouve à l'heure de la mort, & celui où l'on a été pendant toute la vie. Que ces yeux éteints, que ce tein livide, que cette voix mourante ressemblent peu à ces airs enjoués, & mondains, à ce ton railleur, & piquant, à cette vivacité, à cet éclat dont on se faisoit honneur.

Aux plaisirs succedent les pleurs, & les repentirs ; aux beaux jours succede une nuit profonde , avec cette difference , que les beaux jours ont passé comme un éclair , & que la nuit reste ; que les plaisirs sont oubliez , & que les pleurs , & les repentirs ne finiront point.

Mon Dieu ! que l'on voit distinctement sur le visage , & dans les yeux du moribond l'image naturelle de la vanité de cette vie , & d'un néant sensible de toutes ces imaginaires grandeurs ! que le ridicule de nos amusemens , & de toutes les maximes du monde , paroît dans un beau jour , en ce dernier moment ! mais il est bien triste de ne s'appercevoir qu'on s'est égaré , que quand le jour finit.

Les libertins , & les mondains regardent en pitié les gens de bien , & les traitent tous de petits genies. Que de fades plaisanteries sur leur modestie sur leur délicatesse de conscience , sur leur régularité. A les entendre , il n'y a de bon sens que parmi ceux qui vivent selon les maximes du monde. Il faudroit demander à ce libertin , qui se meurt , s'il persiste dans ses premiers sentimens , s'il continuë de juger si désavantageusement des gens de bien , ce qu'il pense

des maximes du monde : quelle cruauté de l'en faire ressouvenir ! mais quelle rage , quel desespoir de les avoir suivies !

De quelle fraïeur n'est-on pas saisi au premier sentiment qu'on a de la mort , & au moment que les sens s'affoiblissant , on commence de perdre le monde de vûë ? quel trouble ? quelle crainte ! quelle douleur ! Le Soleil ne luira plus pour moi. Helas ! tout disparoît , toutes les creatures me fuient. Que m'importe à présent d'avoir brillé , d'avoir primé , d'avoir beaucoup fait pour le monde ? le monde va finir pour moi.

Que sont devenues ces compagnies de plaisirs ? Helas ! je n'y paroîtrai plus ! quelqu'autre a déjà pris ma place ; les beaux jours sont passez , toutes les joïes sont éteintes pour moi ; parens , amis , enfans , je ne vous suis plus rien. Les horreurs de la mort me saisissent ; je me sens défaillir , je meurs. Voici donc le moment décisif de mon sort éternel ; ô terrible situation ! ô dénouëment épouventable !

Pourquoi user mes forces , & ma santé pour amasser du bien ? Helas ! on ne m'ensevelira peut-être pas même avec le drap dans lequel j'expire. Falloit-il

prendre tant de soin d'une beauté devenue déjà un objet d'horreur ? Falloit-il faire tant de bruit, pour mourir avec tant de regrets ? Et que me revient-il d'avoir servi le monde ? Helas ! une conscience chargée de crimes, un dépit dévorant, un amer repentir ; mais qu'il est dur de se repentir, quand c'est sans fruit qu'on se repent.

Il n'est pas surprenant qu'on meure dans un dépouillement de toutes choses, & dans un abandon universel. Richesses, héritages, magnifiques ameublements, de quelle utilité seriez-vous à un homme qui se meurt ? Tous les biens du monde sont à l'égard d'un mourant comme s'ils n'étoient plus, ou comme s'ils étoient à un autre. Et de quelle consolation seroit la présence des proches à une personne qui a perdu toute connoissance, ou qui ne sçauroit voir, & connoître ceux qu'il quitte, que pour s'affliger ? Mais il est étrange, qu'étant sûrs de mourir, nous nous attachions si fort à tout ce qu'on doit quitter avec la vie. O qu'il vaut bien mieux se détacher de tout pendant la vie, que de sentir arracher son cœur des créatures avec violence à la mort.

On rit, on joue, on se divertit dans la même maison qui sera tendue de deuil à nos funeraillles. Ce domestique qui me sert, aidera peut-être à me mettre dans la bière, & à me porter au tombeau. Que c'est une pratique salutaire de n'entrer jamais dans cette maison, ou dans cet appartement, sans penser au jour qu'on nous en tirera pour nous ensevelir.

Si en allant aux spectacles, ou aux bals, cette femme mondaine pensoit à l'état pitoiable, où elle se trouvera au lit de la mort, & au cruel regret qu'elle aura alors de s'être trouvée à toutes ces assemblées profanes, il est certain qu'elle n'y paroîtroit jamais; mais pour n'y pas penser, est-il moins vrai qu'elle fera alors au desespoir de s'y être trouvée? Ces parures, ces airs mondains, tous ces riches ajustemens serviront-ils à rendre ces regards alors moins affreux, son tein moins plombé, & tout son visage moins horrible? Pourquoi fuir la vûë d'un portrait si naturel? il dégoûte du monde, dit-on: Eh, mon Dieu! qu'il est dur, qu'il est épouvantable d'attendre la fin de la vie pour s'en dégoûter.

Mon Dieu, que gagne-t-on à ne pas penser à la mort? On est moins troublé

dans ses plaisirs, on vit dans le dérèglement avec plus de sécurité, on s'attache aux créatures avec plus d'empressement, on suit les maximes du monde avec plus d'ardeur, & de zèle, c'est-à-dire, qu'en ne pensant pas à la mort, on travaille efficacement à se procurer tout ce qui rend la mort amère, & désolante. Dans les plaisirs on craint de penser à la mort; mais à l'heure de la mort pensera-t-on volontiers à ses plaisirs?

Quelle horreur, quand au milieu des derniers combats de l'ame, qui se défend encore, on sent qu'on n'a pas assez bien vécu pour être sauvé; que l'Ange exterminateur va nous appeler pour comparoître devant Dieu; que dans moins d'un quart-d'heure, on sera dans cette immuable, invariable, épouventable éternité. O Dieu! quelle fraïeur, quel trouble, quel regret, quel desespoir, sur tout, quand on fait ces tristes réflexions.

J'ai eu le temps de travailler à mon salut, & ce temps s'est passé, & ce temps ne reviendra jamais plus. J'ai connu l'inutilité des soins que je prenois dans le monde; j'ai senti le vuide de ses faux plaisirs, le néant de ses imaginaires gran-

deurs, le danger que je courois à son service, & ces pensées, & ces remords, & ces salutaires réflexions, ne m'ont pas fait plus sage. J'ai pensé, j'ai connu, je me suis étourdi, je meurs, & je suis damné.

Misericorde de mon Dieu, à qui je dois les salutaires réflexions que je fais, ne permettez pas qu'elles soient inutiles. Cent fois à la vûë d'un corps mort, j'ai été dégoûté des vains plaisirs de cette vie; cent fois j'ai detesté les vanitez dont le monde se sert pour nous imposer; & qu'en a-t-il été? & qu'en sera-t-il à cette fois? Helas! on perd le fruit de tous ces sentimens avec la vûë du cadavre, en tirerai-je plus de fruit à présent?

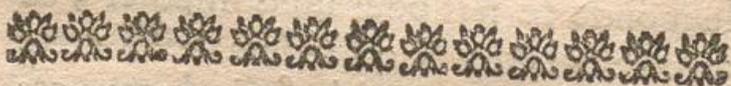
Oüi, j'en profiterai, mon divin Sauveur; & quoi, faudroit-il que les réflexions que je fais, & les bons sentimens que j'ai ne servissent qu'à rendre ma mort plus amere, mes regrets plus cuisants, & mon desespoir plus certain? non, mon aimable Redempteur, je n'abuserai pas d'une si grande grace; je commence à l'heure même de me préparer par une sainte vie à bien mourir, & je ne veux pas même attendre à ce soir à me préparer à bien mourir.

*Dixi, nunc coepi: hac mutatio dexteræ
excelsi.*

Où! je l'ai dit, & il est vrai, je com-
mence de servir Dieu sur l'heure même,
& c'est à la main du Tres-haut que je
dois cette conversion.

*Nè fortè superveniat in vos repentina
dies illa.*

Soiëz toujourns. disposez à marcher,
de peur que vous ne receviez ordre de
partir lorsque vous ne vous y attendrez
pas. *Luc. 21.*



MEDITATIONS

Pour le jour de Retraite du mois
de Mars.

*De la Passion de Nôtre - Seigneur
Jesus-Christ.*

LA seule Histoire toute simple de la
Passion de Jesus-Christ, telle que
les Evangelistes nous la décrivent, est un
sujet de Méditation si touchant, & four-